

Combréens à travers l'actualité

Michel LENGLINEY (c. 1966)

Des tréteaux combréens aux planches parisiennes



Michel Lengliney. (d'après une photo de Delphine Henry revisitée par Enki Bilal)

Il m'avait donné rendez-vous dans le hall du théâtre Fontaine, ce mardi 19 novembre, quelques minutes avant les trois coups. IL : Michel LENGLINEY, ancien élève du cours 1966, à qui j'avais enseigné les rudiments du grec ancien, en classe de Première. Dans cette belle salle où j'avais jadis admiré Raymond DEVOS dans *Les Pupitres*, je voulais voir sa dernière pièce : *Etat critique*, jouée, depuis près d'un mois, à guichets fermés.

Arrivé à l'heure malgré les embouteillages, je le reconnais tout de suite ; l'âge, une récente cinquantaine, n'a guère eu prise sur sa silhouette et les traits du visage.

Arrêt sur image ! je le revois, 36 ans plus tôt, déboulant dans ma chambre de célibataire, au collège, et m'annonçant tout de go : "*Nous montons les Fourberies, je joue Scapin, vous serez Géronte !*". Connaissant ma vocation rentrée de comédien, il jouait sur du velours et il n'eut pas beaucoup de mal à me convaincre d'accepter ce qui constituait une situation tout à fait inédite dans la maison : monter sur les planches avec ses élèves. J'acceptais donc avec joie d'interpréter ce vieillard stupide, rôle de composition bien évidemment pour moi à l'époque, car aujourd'hui ...! Et non sans faire remarquer à mon futur partenaire qu'il avait choisi un moyen astucieux de se venger de son professeur en m'administrant impunément, sur scène, une volée de coups de bâton ! Et loin d'être une " galère ", ce fut un bonheur que de passer avec ces jeunes comédiens de la salle de classe à la salle des fêtes et inversement, sans heurts, partageant complicité cabotique, fous rires, trac, sueurs abondantes, justement pendant cette fameuse scène où Michel, Scapin bondissant, quasi aérien, virevoltait autour du sac où j'étouffais, au bord de l'apoplexie !

Autre image qui resurgit de ce passé combréen, l'apprenti comédien du cours Florent qui débarque au collège, en février 1967, pour donner, en complément à

Poil de Carotte, des scènes de Courteline et de Ionesco. Il est entouré de jeunes gens pleins d'avenir dont deux en particulier qui s'appellent Jacques WEBER et Francis HUSTER...

Tout donc nous portait à croire, en ce temps-là, que notre ami allait faire carrière dans le théâtre. Mais ce ne fut pas là où on l'attendait, c'est-à-dire sur les planches. Il ne s'y attarda guère et se mit très vite à écrire ses premières pièces. Je me rappelle " Silence on aime " où brilla une future étoile du cinéma, Sabine AZEMA, " La Pattermouille " portée par l'énorme GALABRU, " Les Pieds dans l'eau " avec le couple de légende, Jean DESAILLY et Simone VALERE. Il signe de nombreux scénarios et dialogues pour la Télévision et le Cinéma. En 1992, il réalise " Le voyage à Rome ", film dont Gilbert SALACHAS dira dans Télérama : " qu'il passe dans cette balade nostalgique et lente un petit souffle de fraîcheur. " il y réunit trois grandes pointures, Suzanne FLON, le regretté François PERIER et Gérard JUGNOT.

Et c'est ce même JUGNOT qui me ramène au présent, le JUGNOT des Bronzés et du Père Noël est une ordure qui, par une mutation très réussie, enfile devant nous la redingote étriquée d'un personnage que, depuis belle lurette, notre mémoire avait relégué au fin fond des pages du Lagarde et Michard : Charles Augustin Sainte-Beuve. Car c'est bien ce critique besogneux, ce poète raté, ce " jeune homme à la face vieillotte " qui est au cœur de la pièce de notre ami. Seulement Michel en a fait un vrai personnage de théâtre le plaçant dans une situation en or – historiquement la sienne – Sainte-Beuve, ami de Hugo et follement amoureux de sa femme, qui se laisse envahir par le poison de la jalousie, lui si disgracieux et à l'inspiration poussive, face à la beauté olympienne et au génie fulgurant de Victor. Grâce à un habile dosage de tous ces ingrédients, ce personnage falot prend un singulier relief. JUGNOT lui prête un talent renouvelé, tout en nuances, jouant à merveille de l'effacement, de la rage, de la tendresse aussi, réussissant à nous faire rire comme à nous émouvoir. Des cinq femmes ravissantes qui lui donnent la réplique, je retiendrai Anik ALANE en mère attendrissante et juste. Quant au décor unique, il est d'un symbolisme pertinent, dominé par un magnifique escalier dont l'élégante spirale s'élance vers le ciel du poète ; Adèle le monte avec une rare élégance quand son Seigneur et maître, qu'on ne voit jamais bien entendu, signifie à coups de canne fougueux qu'il entend honorer son épouse de sa légendaire ardeur. Le public est aux anges et réagit au quart de tour. Il n'est pas près de désertier un théâtre habitué à de grands succès et toujours prêt à en accueillir un nouveau !

A la sortie, Michel nous entraîne, avec mon épouse, dans une brasserie de la rue Vivienne, fréquentée par les artistes ; nous verrons ainsi passer Line RENAUD, accompagnée de Jean RENO ; nous dînons non loin de Virginie LEMOINE et nous continuons à parler de cet art qui est toute la vie de notre convive et qui occupa aussi une place importante dans ma propre existence. En fin de compte, entre l'élève d'hier, qui me sacrerait acteur, et l'auteur de ce soir, qui faisait de moi un spectateur ravi, le temps s'était aboli, petit miracle proustien d'une amitié nourrie de la magie du théâtre !

Michel LEROY